



Au mois des ambres, au mois des cendres,  
au cœur d'hiver, nous transpirâmes une rêverie,  
balancés par les lames à feu follet,  
nous naviguâmes à petit feu,  
nous faufileâmes à couvre-feu.

À la braise légère de l'aurore,  
aux brasiers généreux du crépuscule,  
nous fûmes les passagers ardents  
de décembre consumé.

Lena Pasqualini, 18 janvier 2006

## Feux d'hiver 2005

Malgré l'hiver qui s'abattit d'un coup, sans sommation, chaque jour nouveau de **Feux d'hiver** fut une montée en puissance. Jusqu'à cette apothéose, à la première seconde de l'année 2006.

À cet instant-là, deux mille cinq cents personnes, rassemblées tout au long de la soirée au milieu des braises, allumèrent ensemble des centaines de cierges dérisoires, créant le plus court, le plus économique et le plus émouvant des feux d'artifice.

En une seconde, une marée d'ombres s'offrit un plafond vibrant et lumineux, aux milliers d'étincelles à la blancheur étoilée.

Diamant poétique en suspension, intense, magique et palpitant.

Ces gens réunis composaient plus et mieux qu'une foule. La foule est une abstraction. Mieux qu'un public.

Le public reste une fraction. Mieux qu'une population. Une population appelle déjà la frontière.

Non, ce soir-là, ce fut, éphémère, la communauté humaine.

Une communauté humaine comme métaphore d'une humanité rêvée, pleine de la conscience d'elle-même et des autres.

Un pèlerinage laïque où le miracle naît de l'individu autonome, conscient de son appartenance au joyeux du collectif, pluriel et métissé. *Dieu, c'est nous, mais tous ensemble*, pour paraphraser Jacques Livchine.

Cette nuit-là, et durant ces cinq jours, il n'y eut, dans ces abattoirs investis par des milliers de gens de tous âges et de toutes conditions, ni tension, ni violence.

Embrassements au quotidien, mais les flammes étaient de celles qui adoucissent.

Une manifestation comme pour éprouver la beauté et l'art au feu du vivre ensemble.

C'est la promesse emblématique que nous retiendrons de ces **Feux d'hiver** 2005,

la possibilité du possible, modeste et ambitieuse vision de l'espoir.





Juste un petit mot pour vous dire merci pour ce qui s'est passé entre minuit et minuit deux, samedi soir. C'était un moment où c'est vraiment difficile d'être journaliste, il reste des mots à inventer.

*Bruno Mallet, lettre au Théâtre de l'unité*



Supplément du Sillage n° 108, février 2006.  
Reportages photographiques  
de Marie-France Hembert, Nord Littoral,  
Bruno Mallet, La voix du Nord,  
Laurent Noël et Stéphane Masset.